

Un risque insensé ?

Le risque, redouté dans nos institutions, attire, enivre et envoute. Vertige, jubilation d'avoir bravé le danger, l'interdit, imaginé l'inconcevable et nargué l'inconsidéré, il est pour beaucoup une opportunité d'en découdre avec la monotonie.

Prendre un risque c'est prouver aussi autour de soi qu'on existe, se dépouiller d'un sentiment d'insignifiance, appeler la reconnaissance. Le risque ne se réduit pas au danger, à l'accident. Il parie d'abord sur la réussite, il pimente la vie.

Le no risk se pratique en pantoufles, le cirque souvent pieds nus. Azimut des circassiens qui l'érigent en art, le risque pulse, trace la route, ni imprudent, ni insensé.

“

Mais on se dit à la fin, que la recherche forcenée d'un sens, au risque de ne pas toujours retomber sur ses pieds, c'est ce qui nous reste du besoin de vertige, quand on ne connaît plus que le destin des assis⁽¹⁾

”

LE RISQUE, SENS DE LA VIE

Au cirque, curieusement, l'artiste crée et multiplie les risques. En se plaçant délibérément en situation de déséquilibre, il s'obstine à résoudre par une prouesse, un exploit, la précarité ostensiblement recherchée : drôle de jeu intime et public où la rigueur et l'acharnement conjurent la chute, les éléments !

L'artiste poursuit un mythe : intervenir sur l'ordonnement du monde et l'implacabilité des lois assignées aux hommes. Oui l'homme peut voler, briller, disparaître, manipuler, créer, pulvériser, rebondir, vivre sans craindre Damoclès, la chute, la mort ou le bannissement. Aller sur la piste ou seulement au bord, c'est vouloir y croire, prouver qu'on peut, qu'on est singulier, presque immortel : s'approcher du ciel et de ses maîtres, s'élever au dessus de sa condition de quidam cloué au sol par la pesanteur. Il ne faut pas tomber, ni échapper les balles, monter là haut, marcher sur un fil. Juste au bord du cercle, l'autre, partage la même illusion, il ne vient pas voir la mort, l'échec, mais restaurer sa confiance en l'homme. Ses yeux reflètent, éclairent l'alter ego, l'ambassadeur, le héros qui aura eu l'audace.

Héros, pour un temps. Car chacun connaît la fin de l'histoire. Les balles vont finir par tomber, comme tous les hommes. Et pourtant, tous persévèrent, recommencent. Même les élèves... qu'on dit désabusés, « décrocheurs » poursuivent cette chimère : réussir l'impossible, le vain, au risque d'un bonheur et d'une jubilation intenses et sans craindre la vindicte d'un échec garanti, humain. « L'utopie que je propose, c'est que je sais que j'ai perdu d'avance⁽²⁾ ».

Car le cirque est une parenthèse, dans le temps et l'espace. Arrêter le hasard, s'étourdir de vertige ne devient dangereux que dans le quotidien, le réel. Sur la piste, cela s'appelle virtuosité, humour ou poésie, humilité, humanité.

La virtuosité a un prix, un risque. Et le circassien mise, met en jeu son obstination et son travail pour à la fois réaliser l'utopie et se prémunir de l'accident comme de la condescendance. Elèves comme artistes s'embarquent dans leurs mirages respectifs : réussir ce truc de ouf, inverser, bousculer le-s- sens. Dans cette folie, au final, l'accident est rare pour ne pas dire impossible devant tant d'application et d'entêtement.

LE RISQUE, SEL DE LA VIE

Très tôt, l'enfant observe que ses « premières » attirent sur lui les regards, qu'il dispose là d'un moyen fabuleux de se faire reconnaître, distinguer. Premiers mots, pas, émois ou tours de pédales : chaque nouveau péril vaincu est source de jubilation, mais alimente aussi la relation avec les autres. L'irruption voluptueuse d'un nouveau pouvoir incite à sans cesse repousser ses limites, s'engager dans de nouvelles expéditions : lâcher les mains, fermer les yeux ! Le cirque est là aussi, dans la griserie d'un risque où ce que je montre est à la fois langage et moyen de reconnaissance. « C'est pour toi que je fais ça !⁽³⁾ »

Dans les spectacles de cirque, la virtuosité gestuelle se transforme en moyen d'expression extérieure d'un contenu psychique intérieur (émotion, intention, réaction) que le corps s'applique à communiquer.

Car le regard de l'autre fait aussi chuter, douter. Il contraint à recommencer, ciseler pour au final enivrer et exiger une saveur toujours plus intense. Sans sel, le produit reste fade, mais le sel n'est pas poudre aux yeux. Il révèle, exhale le goût, mais ne se substitue pas à l'intention, au propos. C'est la recherche de solutions adaptées qui transforme les moyens techniques en moyens d'expression et le technicien en artiste.

Au cirque, le risque de l'échec est toujours possible, celui de la honte, de l'humiliation ou du ridicule indécent. Chacun tremble avec le circassien dans un mélange de peur et de fascination. On n'ironise pas, nous autres, poltrons, bien trop effrayés, impressionnés par tant de détermination.

Dans les classes, la crainte de passer pour un bouffon n'affleure pas davantage, c'est plutôt le respect qui s'impose.

Le ridicule est-il celui qui tombe ? Le gros, le myope, l'handicapé, le maladroit, le pauvre, l'étranger ? Le cirque fait fi de la norme, ne rend de compte à personne. Le circassien convoque seulement la sincérité, la justesse, la vérité et si le clown fait rire, et aussi grincer, c'est qu'il pointe justement nos vérités et nos bassesses d'assis.



(1) G. Mace, *L'art sans paroles, Le promeneur*. Paris, 1999, p. 85.

(2) P. Menard, *Panorama contemporain des arts du cirque, Hors les murs*, 2010, p. 468.

(3) Titre du spectacle de la 9^e promotion CNAC, mise en scène par G. Allouche, 1997.

LIBRE PROPOS SUR L'ÉDUCATION PHYSIQUE

Le pire est sans doute que les élèves se contentent de survoler une kyrielle d'activités en ne faisant que répéter l'expérience de l'échec ou de l'inachevé. Dans ce sens, le choix d'un nombre restreint d'activités, programmées de manière prolongée et répétée au long de la solidarité, pour lesquelles l'équipe a à sa disposition des installations de qualité et les compétences techniques nécessaires, nous semble l'option la plus raisonnable. Au-delà de ces critères qui reposent sur un système de contingences locales (mais sur lesquelles une équipe peut agir sur la durée, en acquérant les matériels et les compétences requises), il est sans doute possible de définir certaines priorités.

Nous pensons, en effet, que certaines catégories de compétences peuvent se révéler plus intéressantes que d'autres, tant au niveau des besoins de la société que des besoins des adolescents en développement que l'École a en charge. Ainsi, l'éducation à la sécurité constitue un axe essentiel, fortement légitimé par les accidents qui gangrèment la pratique de certaines activités, notamment dans le domaine du plein air. Ces accidents relèvent le plus souvent d'un comportement inconséquent des pratiquants, qui recherchent des sensations fortes sans se préoccuper des conséquences possibles de leurs actes vis-à-vis de leur propre sécurité et de celle d'autrui (Delignières, 1991a ; 1993b). Les déterminants de ce type de conduite sont divers, mêlant orientation personnelle et incitation environnementale. Il semble surtout que ces déterminants restent peu accessibles à la rationalité consciente des individus et reposent sur une logique cognitive plus des discours raisonnable, en édictant de règles de conduite, que l'on peut espérer mener une action salutaire dans le domaine de la sécurité.

Une alternative plus efficace consisterait à faire vivre, dans le cadre d'un enseignement organisé, le plaisir de la prise de risque et de sa maîtrise par une technicité éprouvée. Il nous semble essentiel que nos élèves, au cours de leurs scolarités, soient amenés à maîtriser de manière auto-

nome des environnements dangereux et qu'ils y exercent des responsabilités effectives, notamment vis-à-vis de la sécurité des autres. Nous pensons que l'éducation à la sécurité passe par l'acquisition de compétences reconnues dans les activités à risques (Delignières, 1993b). Cette option pose évidemment de gros problèmes dans un système où la prise de risque objective est bannie par l'institution et la sécurité sévèrement encadrée. Il importe néanmoins de se convaincre qu'on ne peut envisager une éducation réelle à la sécurité sans que ne soit, à certains moments, confronté à des situations où la prise de risque, bien que contrôlée, reste effective. Tout alors est affaire d'adaptation des difficultés aux compétences actuelles de l'élève. Tout comme on conçoit des progressions didactiques pour l'apprentissage des habiletés, une didactique de la sécurité est à mettre en place, maîtrisant le décalage entre les capacités d'action et de réaction de l'élève et le niveau de risque auquel il est exposé.

Nous avons été surpris, voici quelques années, de voir des enseignants bannir a priori l'escalade en tête du cadre scolaire au prétexte que la chute devenait possible. C'est oublier que l'éventualité de la chute fait partie intégrante de la logique de l'activité, du moins dans sa définition moderne, et que l'évolution du matériel et de l'équipement des sites a su prendre en compte cet aspect. Supprimer l'escalade en tête c'est un peu comme interdire l'eau dans les piscines sous prétexte d'éradiquer le risque de noyade. Encore faut-il que l'enseignant soit capable de maîtriser lui-même l'évolution de ses élèves dans ces milieux dangereux de les doter progressivement des compétences requises pour y faire face etc en toute sécurité. On retrouve ici le problème central de la compétence de l'enseignant. Soyons clair : si un enseignant est compétent dans une activité à risque, il serait dommage qu'il ne mette pas à profit cette expertise pour construire les conditions d'une véritable éducation à la sécurité pour ses élèves. Mais s'il n'a pas cette compétence, mieux vaut qu'il s'abstienne. ■

L'OBLIGATION GÉNÉRALE DE SÉCURITÉ - CODE DE LA CONSOMMATION

Article L421-3 - Modifié par Ordonnance n°2008-810 du 22 août 2008 - art. 1

Les produits et les services doivent, dans des conditions normales d'utilisation ou dans d'autres conditions raisonnablement prévisibles par le professionnel, présenter la sécurité à laquelle on peut légitimement s'attendre et ne pas porter atteinte à la santé des personnes ■

